

En Belgique

# MANIFESTATIONS CONTRE LES 2 ANS

Les soldats  
désertent  
les casernes

# LE LIBERTAIRE

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

Cinquante-septième Année. — N° 324

JEUDI 7 AOUT 1952

LE NUMERO : 20 francs

Fondé en 1895 par Louise MICHEL et Sébastien FAURE

« INTERNATIONALE  
ANARCHISTE »

**H**ALTE à la guerre ! Halte à la préparation du futur massacre ! Nous sommes jeunes ! Nous voulons vivre ! Assez de tueries ! Assez de sacrifices stupides ! Telles sont les pensées des jeunes soldats belges embrigadés de force dans cette armée nationale, qui, à l'unisson de ses consœurs des autres pays, ne subsiste que pour entretenir des foyers de haine.

Contre les 2 ans, ils se sont révoltés. Nous applaudissons à ce geste magnifique, car il est plus profond. Contre l'armée, voilà le véritable sens de leur révolte.

Namur, Liège, Etterbeek, Bruxelles, Cologne, en Allemagne, où des troupes belges sont en occupation, sont les villes principales des manifestations contre les 2 ans. Mons aujourd'hui. Quelle ville demain ? La contagion s'étend sur toute la Belgique.

La duplicité du gouvernement clérical Van Houtte, comme de tout gouvernement, est nette ; celui-ci veut maintenir les démobilisés après leur service de 18 mois accompli, alors qu'aucune loi n'est votée en Belgique instituant le service à 2 ans.

Refus d'obéissance des soldats belges.

A partir du moment où le soldat prend conscience de sa dignité d'homme, les mots nation, patrie, devoir, drapeau, armée, discipline n'ont plus de sens.

L'autorité arbitraire chancelle. Le pouvoir tient à un fil. La révolte gronde.

La solidarité effective des ouvriers ne s'est pas fait attendre. Sans aucun ordre de parti, de centrale syndicale, les ouvriers ont débrayé pour soutenir l'action des soldats, pour exiger la libération des jeunes soldats arrêtés par les CRS belges (ils en ont aussi là-bas et du même acabit que les nôtres).

30.000 ouvriers à Liège ont cessé le travail, 9.000 près de Charleroi.

Mais il faut signaler l'attitude des MP américains qui, à Cologne, se sont servis des gaz lacrymogènes pour refouler les soldats qui voulaient libérer leurs camarades. Solidarité des gouvernements criminels de guerre.

Allons, les pro-Américains de ce pays, vous avez bonne mine.

Mais, attention, nous vous mettons en garde, soldats et ouvriers belges, votre solidarité a été totale, car aujourd'hui les directions du Parti Ouvrier Belge (socialiste) et de la Fédération Ouvrière des Travailleurs Belges, qui, poussés par la colère du prolétariat, entrent dans l'action. Prenez garde qu'ils ne dirigent votre action sur une voie de garage. Refusez les appels au calme, pas de pourparlers, pas de compromis.

La grève générale prévue pour le 9 août ne doit pas être le point final de l'action. Il sera nécessaire de pourvoir le combat jusqu'à satisfaction complète.

EXIGEZ.

Liberation inconditionnelle de tous les soldats arrêtés.

Liberation immédiate des démobilisés.

## Le fascisme s'implante dans les écoles alsaciennes



Le problème de la réintégration de l'allemand dans les trois départements de l'Est n'est pas encore résolu, mais la commission parlementaire chargée de ce problème a donné son avis deux heures par semaine d'enseignement facultatif de l'allemand auront lieu les deux dernières années scolaires. A la rentrée d'octobre, chaque père de famille aura à préciser sur un formulaire s'il veut ou s'il ne veut pas que son enfant fréquente le cours d'allemand.

Le Nouvel Alsacien proteste — et nous pouvons que nous associer à sa protestation : « Il fallait comme avant guerre décider que l'enseignement de l'allemand est obligatoire et

accorder par la suite des dispenses pour les enfants dont les parents ne désirent pas cet enseignement. Car cette nouvelle façon de procéder revient en fait à organiser une sorte de plébiscite à rebours, à exercer une certaine pression, à exercer aussi un certain chantage au-patriotisme pour présenter ceux qui souhaitent l'enseignement de l'allemand, comme de mauvais Français... »

Soulignons que Mussolini au pouvoir avait interdit l'enseignement du français dans la vallée d'Aoste. Ceux qui protestaient à l'époque contre cette mesure sont les mêmes qui, aujourd'hui tentent de supprimer l'enseignement de l'allemand en Alsace et en Lorraine.

Vers la béatification d'Eva Péron !...

La Fédération syndicale des industries alimentaires d'Argentine (160.000 adhérents) a télégraphié au Vatican pour demander l'ouverture immédiate d'un procès de béatification, d'Eva Péron.

Le Vatican a fait savoir : « Un procès en béatification est basé sur la pratique d'une manière héroïque, des principales vertus chrétiennes, d'après ce que nous pouvons savoir, Eva Péron a accompli des actions merveilleuses, qui peuvent être considérées comme des vertus civiques, mais il ne semble pas, d'après les informations que nous possédons actuellement, qu'elles aient pratiquées d'une manière héroïque. »

La Fédération syndicale des produits alimentaires d'Argentine, comme on peut en juger d'après la réponse du Vatican, peut encore espérer voir sa revendication aboutir et prier bien-tôt la Bienheureuse Evita.

Suppression du service militaire obligatoire.

Suppression du budget de la guerre. Entente fraternelle avec tous les pays sur les bases fédéralistes et égalitaires par la voie des organisations ouvrières révolutionnaires et non celle des gouvernements qu'ils soient.

Soldats ! Ouvriers belges !

Vous avez tout à perdre dans la guerre impérialiste.

Vous avez tout à gagner dans la Révolution sociale.

Vive la solidarité internationale !

## Pour les adultes, les congés payés ne sont pas toujours des vacances

**S**i pour les enfants beaucoup a été fait et si, comme nous l'avons vu dans le dernier *Lib* le plus grand nombre d'enfants part, la société les prenant en charge dans une certaine mesure, il en est autrement pour les adultes qui sont livrés au pire des commerces et à une véritable escroquerie des vacances.

« De toute façon vos vacances sont assurées », dit un hebdomadaire.

Des croisières aériennes pour 79.900 fr. Des week end à 19.900 fr. L'Italie en 8 jours pour 59.900 fr.

Certes ! Il y a aussi des solutions « plus économiques » : 23.800 fr. pour 15 jours au Tyrol...

Une autre agence propose des vacances sur mesure (sic) : 57.500 francs pour 13 jours, 23.650 fr. pour 8 jours...

Les annonces de location de villas à 30.000 ou 40.000 fr. par mois ne manquent pas.

Il y a « la France en Vacances » des journaux où il n'est question que de La Baule, Deauville, Cannes, etc... du concours du plus joli des féminin, du fameux bal de Corbeville, de Jacques Fath sur la plage et, évidemment, la presse juge très intéressant de signaler où toutes les vedettes vont se reposer.

A côté de toute cette publicité, toutes ces photos de plages luxueuses, de gens célèbres qui s'amusent en plein air, il nous a paru opportun de voir les vacances réelles, celles du plus grand nombre, celles qui se prêtent moins au reportage et aux belles photos mais qui posent un certain nombre de problèmes. Aussi sommes-nous allés dans différents quartiers et voici ce que nous avons pu entendre :

### CEUX QUI PARTENT DANS LA FAMILLE

... Moi, tous les ans, je vais chez ma mère dans le Midi. Ma mère est contente, elle est toujours seule. Mon mari bricole et lui arrange sa maison. Moi, je fais la cuisine, la lessive. Nous payons notre nourriture. Ce n'est pas du repos pour moi surtout que la mère n'aime pas nous voir rester au lit le matin. Mais cela change un peu. Nous voudrions bien aller ailleurs mais vous savez l'hôtel, c'est cher !

— Les vacances on va voir nos vieux. Ils nous gardent les enfants et puis ça leur fait plaisir. Une année on va dans la famille de mon mari, une année dans la mienne. Ce n'est pas toujours drôle mais on ne peut pas se permettre d'y aller seulement pour quelques jours, alors on y reste.

### REVES DE FEMMES

— Elles ont de la veine les femmes qui vont à l'hôtel s'asseoir devant une table sans avoir rien fait, pas même pensé au menu, ça repose vraiment. Le dimanche, des fois, nous allons au restaurant. C'est la fête ! mais mon mari aime mieux manger à la maison et puis c'est cher le restaurant et ça gâte le plaisir. N'empêche que je voudrais bien une fois passer huit jours à l'hôtel sans rien faire.

— Le travail c'est fatigant mais les enfants le sont encore plus. Heureusement celles qui ont une mère pour garder les temps en temps les gosses. Pour moi, de vraies vacances, un vrai repos ce serait huit jours sans mes enfants.

(Suite page 2, col. 1.)

## Le LIBERTAIRE ne part pas en vacances

**C**est les vacances ! Et les villes se vident. Pendant plusieurs semaines, pour beaucoup, ce sera la liberté, celle où l'on peut faire ce que l'on veut. La rupture avec toute une habitude et surtout l'évasion du climat social, politique dans lequel on trempe toute l'année, les nerfs usés. On abandonne avec le grand sourire Monsieur Eisenhower et son élection ; Duclos et sa serviette ; Pinay Antoine, son emprunt et ses commandes « off shore » et les journaux chez le marchand.

Et comme chaque année, pendant les trois mois d'été, la baisse de la vente du journal nous contraint à la parution bi-mensuelle. Depuis un mois déjà, nous appliquons cette obligation annuelle.

Si cette solution, due à notre pauvreté et qu'évitent les journaux riches pouvant assumer le sacrifice de la ménage, est la moins mauvaise de toutes celles que nous pouvons envisager, elle nous permet de maintenir le contact avec nos lecteurs et de les informer en conservant le format habituel du journal, les désavantages restent quand même grands.

Certaines dépenses restent les mêmes, incompressibles et qui, avec les créances en retard à payer font des besoins de la trésorerie, les mêmes, à peu de chose près qu'en période ordinaire. C'est l'inquiétude, souvent l'angoisse devant le compte chèque postal et le compte bancaire qui se vident sans se remplir, qui font plus d'une fois l'ambiance du secrétariat à la gestion, pourtant habitué aux difficultés, pendant ces passes d'été.

Et comme chaque année, sans plus ajouter pour faire remarquer cette situation, nous appelons tous nos abonnés, avant leur départ en vacances, à renouveler leurs abonnements et demandons à ceux qui rentrent déjà de penser tout de suite à le faire : c'est aussi un appel à tous nos lecteurs, à tous nos amis, pour qu'ils maintiennent leurs souscriptions.

Les derniers événements feront de la fin de l'année une saison critique où la décision de la guerre sera jouée et la régression sociale accentuée.

Notre *Libertaire* devra être plus que jamais à la pointe du combat.

C'est pour cela, pour tenir, pour reprendre notre parution régulière à la rentrée, que nous demandons à tous cet effort supplémentaire pour les vacances.

MERCI À TOUS.



## Echec du Capitalisme français

Le refus des commandes « off shore » par les U.S.A. va-t-il porter un coup décisif à l'économie autonome de la France ?

**L**ES commandes « off shore », la pierre d'achoppement du système budgétaire du gouvernement Pinay, ont été rejetées par le gouvernement de Washington. Avant d'envisager les conséquences de cet événement sur la future politique française, il est indispensable d'étudier ce que sont et ce que représentent ces commandes « off shore ». Le réarmement est une production de type particulier, puisque, en l'occurrence, c'est l'Etat le seul consommateur, donc qui achète aux capitalistes. En d'autres termes, ce sont les contribuables qui paient les armes, et il est évident que seuls les producteurs effectifs peuvent être contribuables. Lorsque le gouvernement américain achète aux capitalistes français (commandes « off shore »), il apparaît clairement que ce sont les producteurs américains qui font les frais (pour la partie habituellement versée par le gouvernement français, car il va sans dire que la plus-value prise par le patronat sur les armes fabriquées en France. Ceci montre, pour le cadre de l'Etat français, que l'important

n'est pas de fabriquer des armes pour la défense nationale, mais bien de pallier la crise du capitalisme français par le truchement des armements. D'autre part, ce marché est extrêmement favorable au gouvernement du gros commerçant Pinay, car ces échanges se font par l'intermédiaire de la trésorerie d'Etat, ce qui lui permet de récupérer les dollars indispensables aux tripotages commerciaux et de repayer le patronat de ce pays en francs. Le plan Marshall était d'ailleurs essentiellement différent de ces commandes « off shore » ; il permettait aux trusts américains d'écouler leurs surplus en réalisant leur plus-value sur le marché de la classe ouvrière américaine, tandis que les commandes « off shore » ne sauraient qu'amener une diminution des commandes aux mêmes trusts.

Ainsi, nous voyons nettement que seul l'intérêt du capital international est en jeu et que l'Etat occidental n'est qu'un moyen de pallier les contradictions du système capitaliste

P. PHILIPPE.

(Suite page 2, col. 1.)

# LES ADULTES PARTENT-ILS EN VACANCES ?

## CEUX QUI NE PARTENT PAS

— Cette année nous ne partons pas. La vie est devenue trop chère. D'habitude nous allons dans la famille mais cette année ils ont sous-loué et comme ils n'ont pas osé nous faire payer à nous, ils n'ont plus de place. Les enfants heureusement partent en colonie mais vous comprenez, s'il faut dépenser un mois de salaire pour louer une chambre à la mer, autant rester chez soi.

— Ce n'est pas le travail qui me manque. Remettre la maison en ordre, Raccommoder tout le linge. Penser aux affaires d'hiver. Je suis bien contente de rester à la maison, sans les enfants, pour me remettre à jour car quand je travaille je néglige beaucoup de choses et après je n'en sors plus. Les trilots d'enfants tout juste sont si chers...

— Ah ! bien merci, pour faire la bonne de toute la famille, j'aime autant rester chez moi !

— Moi je viens de changer de patron en avril. Il m'a donné mes congés payés mais on a acheté des chaussures avec, alors maintenant drôles de vacances, l'usine ferme 15 jours et j'ai trois jours de congés payés !

— Voilà, je viens ici respirer le bon air. Les amis de la Seine, c'est très reposant. Pas besoin de « vedette » pour descendre et pris la ou ailleurs c'est du kif-kif...

(A la correspondance de Nation, rencontre avec Mahmoud, un compatriot nord-africain qui occupe actuellement les très malsaines fonctions de noircisseur au plomb dans une grosse usine de cuisiéries. Un de ses vieux rêves était de retourner dans sa famille à Blida.

— Alors ! vas-tu réaliser ton rêve ?

— Penses-tu ! avec ma paie je ne peu pas faire de projets. Mon père est mort l'année dernière, alors comme la mère ne peut pas tout faire et que mes frères sont trop jeunes pour travailler, je leur envoie la moitié de ma paie. Ça fait pas beaucoup. Je suis toujours à 153 fr. ! Pourtant j'aurais bien voulu retourner là-bas ! Quand la boîte va fermer je ne sais pas si je pourrai trouver un travail pour 15 jours, autrement j'aurai voir aux Halles...

(A Levallois, notre autobus vient d'accrocher une Chevrolet chargée de bagages. Arrêt prolongé. Les langues vont leur train. Peu à peu les voyageurs cessent de s'intéresser à l'accident et poursuivent leur conversation.)

— Une demi-heure qu'on est là, ça nous vaudra une heure en bas et un accrochage avec le contre-coup !

Bah ! A deux jours des vacances il n'a qu'à se tenir tranquille où qu'il soit, ou pars-tu ?

— Oh tu sais ! On aurait bien aimé partir comme tous les ans avec Janine, mais cette année on a décidé de rester là et d'arranger le logement. C'est plutôt la ruine là-dedans et on va bricoler et repéindre. Si on décroche la prime de vacances on fera peut-être monter l'eau, car, entre nous, ce n'est pas tellement pratique de se colliner les seaux à longueur d'année. Comme ça on se consolera des vacances manquées en étant un peu mieux chez nous cet hiver...

(Paulette est bonne à tout faire, non logée. Seule, sans amis, sans famille.)

— Mes patrons partent en Italie pour deux mois. Ils me reprendront à leur retour. Ils me paient huit jours pour venir de temps en temps après la maison. Je chercherai à faire des ménages mais tout le monde est parti, je ne trouve rien. Je voudrais faire une saison dans un hôtel au bord de la mer ; le seul qui voudrait me prendre c'est à partir à juillet et mes patrons étaient encore là. Si je trouvais une autre boîte... Au fait, pourrais-tu me prêter ta tente si tu ne pars pas tout de suite...

(Deux femmes tricotent sur la banquette d'un train de banlieue. Leur conversation en partant du ciel aboutit aux vacances.)

— Mais vous êtes déjà partie en vacances ?

— Mes anciens patrons m'emmènent. A vrai dire je travaillais encore plus. Ils recevaient beaucoup d'amis dans leur villa à Cannes. Je ne me suis baignée que trois fois...

(Le marchand de journaux est en grande conversation avec un ouvrier.)

— Des vacances ! Tu parles ! Cette année ce n'est pas possible. J'étais débordé dans ma boîte et je t'apporte de croire que je suis renommé. Aussi, ils me ont mis en retraite à la grève pour Ridgway, je n'étais pourtant pas « chaud » mais l'usine était gardée par des fils.

— Eh bien, c'est comme nous. Mais moi je pars seule chez ma mère. J'ai trop besoin de me reposer.

— Oui, vous avez assez à faire toute l'année mais nous, nous n'aimons pas nous séparer. Alors tant pis. Quand je serai en vacances je remettrai la maison en ordre et lui, après, s'occupera du jardin et ira se promener...

(Au marché, rencontre de Monique et François. Il fait beau. Ils n'ont pas l'air bien en forme. Monique est enceinte de sept mois.)

— Beau temps hein ?

— N'en parle pas cela nous rend malade.

— Evidemment, on a plutôt envie d'être au bord de la mer.

— Tu l'as dit. C'est une des rares

## (Suite de la première page)

qu'à six jours, le reste est à mon compte. Ma mère me dit de venir à Orléans mais je n'irai que huit jours. On ne s'entend pas et ma mère doit accoucher. Alors j'ai l'habitude ! Je me tapote le boutot, c'est pas des vacances. En faisant attention, je camperai une ou deux ou trois jours. De toute façon il y aura un trou. Je ne gagne que 120 fr. de l'heure et je ne peux pas trouver une autre boîte... Au fait, pourrais-tu me prêter ta tente si tu ne pars pas tout de suite...

(Deux femmes tricotent sur la banquette d'un train de banlieue. Leur conversation en partant du ciel aboutit aux vacances.)

— Vous n'êtes pas encore partie cette année ?

— Non, même nous sommes bien en vacances car ma belle-sœur de Savoie comparaît sur nous. Mais mon mari n'a pas ses vacances qu'en septembre et moi, comme d'habitude, au mois d'août. Il y a eu tout un changement dans son bureau et rien à faire pour avoir le mois d'août.

— Eh bien, c'est comme nous. Mais moi je pars seule chez ma mère. J'ai trop besoin de me reposer.

— Oui, vous avez assez à faire toute l'année mais nous, nous n'aimons pas nous séparer. Alors tant pis. Quand je serai en vacances je remettrai la maison en ordre et lui, après, s'occupera du jardin et ira se promener...

(Au marché, rencontre de Monique et François. Il fait beau. Ils n'ont pas l'air bien en forme. Monique est enceinte de sept mois.)

— Beau temps hein ?

— N'en parle pas cela nous rend malade.

— Evidemment, on a plutôt envie d'être au bord de la mer.

— Tu l'as dit. C'est une des rares

fois où nous nous débrouillons pas pour.

— Oh ! J'imagine qu'être enceinte c'est un handicap. Impossible de camper, de faire du stop. Mais vous n'avez rien trouvé comme moyen ?

— Tu penses bien que non. D'abord tous les deux nous avons à faire pour la maison. Pas de famille en dehors de Paris. Les hôtels, les locations de maison inabordables. Les camps de toile ça nous va bien, on aime trop l'indépendance. Mais l'année prochaine pas d'histoires, on mettra le bébé dans le sac et on partira.

— Pour les vacances moi je vais travailler à la campagne. Je suis à l'air, je suis nourri, je gagne un peu d'argent ce qui me permet de m'habiller un peu. Je vais tous les ans dans la même ferme. Évidemment ça va bien tant que je suis costaud et clubbatrice. Tous les ans je décide d'aller à la mer et le moment venu pas de fric, alors je change de bouton pour un mois.

— Non, cette année pas de vacances. Je (le mari) partira quelques jours en septembre. Il dit que c'est pas du repos, oui, mais cela le changera un peu. Moi je partirai à la Toussaint pour mes morts. Cela me fera plaisir et ça me changera aussi.

— Tu penses bien que non. D'abord tous les deux nous avons à faire pour la maison. Pas de famille en dehors de Paris. Les hôtels, les locations de maison inabordables. Les camps de toile ça nous va bien, on aime trop l'indépendance. Mais l'année prochaine pas d'histoires, on mettra le bébé dans le sac et on partira.

— Pour les vacances moi je vais travailler à la campagne. Je suis à l'air, je suis nourri, je gagne un peu d'argent ce qui me permet de m'habiller un peu. Je vais tous les ans dans la même ferme. Évidemment ça va bien tant que je suis costaud et clubbatrice. Tous les ans je décide d'aller à la mer et le moment venu pas de fric, alors je change de bouton pour un mois.

— Non, cette année pas de vacances.

— Je (le mari) partira quelques jours en septembre. Il dit que c'est pas du repos, oui, mais cela le changera un peu. Moi je partirai à la Toussaint pour mes morts. Cela me fera plaisir et ça me changera aussi.

— Tu penses bien que non. D'abord tous les deux nous avons à faire pour la maison. Pas de famille en dehors de Paris. Les hôtels, les locations de maison inabordables. Les camps de toile ça nous va bien, on aime trop l'indépendance. Mais l'année prochaine pas d'histoires, on mettra le bébé dans le sac et on partira.

— Pour les vacances moi je vais travailler à la campagne. Je suis à l'air, je suis nourri, je gagne un peu d'argent ce qui me permet de m'habiller un peu. Je vais tous les ans dans la même ferme. Évidemment ça va bien tant que je suis costaud et clubbatrice. Tous les ans je décide d'aller à la mer et le moment venu pas de fric, alors je change de bouton pour un mois.

— Non, cette année pas de vacances.

— Je (le mari) partira quelques jours en septembre. Il dit que c'est pas du repos, oui, mais cela le changera un peu. Moi je partirai à la Toussaint pour mes morts. Cela me fera plaisir et ça me changera aussi.

— Tu penses bien que non. D'abord tous les deux nous avons à faire pour la maison. Pas de famille en dehors de Paris. Les hôtels, les locations de maison inabordables. Les camps de toile ça nous va bien, on aime trop l'indépendance. Mais l'année prochaine pas d'histoires, on mettra le bébé dans le sac et on partira.

— Pour les vacances moi je vais travailler à la campagne. Je suis à l'air, je suis nourri, je gagne un peu d'argent ce qui me permet de m'habiller un peu. Je vais tous les ans dans la même ferme. Évidemment ça va bien tant que je suis costaud et clubbatrice. Tous les ans je décide d'aller à la mer et le moment venu pas de fric, alors je change de bouton pour un mois.

— Non, cette année pas de vacances.

— Je (le mari) partira quelques jours en septembre. Il dit que c'est pas du repos, oui, mais cela le changera un peu. Moi je partirai à la Toussaint pour mes morts. Cela me fera plaisir et ça me changera aussi.

— Tu penses bien que non. D'abord tous les deux nous avons à faire pour la maison. Pas de famille en dehors de Paris. Les hôtels, les locations de maison inabordables. Les camps de toile ça nous va bien, on aime trop l'indépendance. Mais l'année prochaine pas d'histoires, on mettra le bébé dans le sac et on partira.

— Pour les vacances moi je vais travailler à la campagne. Je suis à l'air, je suis nourri, je gagne un peu d'argent ce qui me permet de m'habiller un peu. Je vais tous les ans dans la même ferme. Évidemment ça va bien tant que je suis costaud et clubbatrice. Tous les ans je décide d'aller à la mer et le moment venu pas de fric, alors je change de bouton pour un mois.

— Non, cette année pas de vacances.

— Je (le mari) partira quelques jours en septembre. Il dit que c'est pas du repos, oui, mais cela le changera un peu. Moi je partirai à la Toussaint pour mes morts. Cela me fera plaisir et ça me changera aussi.

— Tu penses bien que non. D'abord tous les deux nous avons à faire pour la maison. Pas de famille en dehors de Paris. Les hôtels, les locations de maison inabordables. Les camps de toile ça nous va bien, on aime trop l'indépendance. Mais l'année prochaine pas d'histoires, on mettra le bébé dans le sac et on partira.

— Pour les vacances moi je vais travailler à la campagne. Je suis à l'air, je suis nourri, je gagne un peu d'argent ce qui me permet de m'habiller un peu. Je vais tous les ans dans la même ferme. Évidemment ça va bien tant que je suis costaud et clubbatrice. Tous les ans je décide d'aller à la mer et le moment venu pas de fric, alors je change de bouton pour un mois.

— Non, cette année pas de vacances.

— Je (le mari) partira quelques jours en septembre. Il dit que c'est pas du repos, oui, mais cela le changera un peu. Moi je partirai à la Toussaint pour mes morts. Cela me fera plaisir et ça me changera aussi.

— Tu penses bien que non. D'abord tous les deux nous avons à faire pour la maison. Pas de famille en dehors de Paris. Les hôtels, les locations de maison inabordables. Les camps de toile ça nous va bien, on aime trop l'indépendance. Mais l'année prochaine pas d'histoires, on mettra le bébé dans le sac et on partira.

— Pour les vacances moi je vais travailler à la campagne. Je suis à l'air, je suis nourri, je gagne un peu d'argent ce qui me permet de m'habiller un peu. Je vais tous les ans dans la même ferme. Évidemment ça va bien tant que je suis costaud et clubbatrice. Tous les ans je décide d'aller à la mer et le moment venu pas de fric, alors je change de bouton pour un mois.

— Non, cette année pas de vacances.

— Je (le mari) partira quelques jours en septembre. Il dit que c'est pas du repos, oui, mais cela le changera un peu. Moi je partirai à la Toussaint pour mes morts. Cela me fera plaisir et ça me changera aussi.

— Tu penses bien que non. D'abord tous les deux nous avons à faire pour la maison. Pas de famille en dehors de Paris. Les hôtels, les locations de maison inabordables. Les camps de toile ça nous va bien, on aime trop l'indépendance. Mais l'année prochaine pas d'histoires, on mettra le bébé dans le sac et on partira.

— Pour les vacances moi je vais travailler à la campagne. Je suis à l'air, je suis nourri, je gagne un peu d'argent ce qui me permet de m'habiller un peu. Je vais tous les ans dans la même ferme. Évidemment ça va bien tant que je suis costaud et clubbatrice. Tous les ans je décide d'aller à la mer et le moment venu pas de fric, alors je change de bouton pour un mois.

— Non, cette année pas de vacances.

— Je (le mari) partira quelques jours en septembre. Il dit que c'est pas du repos, oui, mais cela le changera un peu. Moi je partirai à la Toussaint pour mes morts. Cela me fera plaisir et ça me changera aussi.

— Tu penses bien que non. D'abord tous les deux nous avons à faire pour la maison. Pas de famille en dehors de Paris. Les hôtels, les locations de maison inabordables. Les camps de toile ça nous va bien, on aime trop l'indépendance. Mais l'année prochaine pas d'histoires, on mettra le bébé dans le sac et on partira.

— Pour les vacances moi je vais travailler à la campagne. Je suis à l'air, je suis nourri, je gagne un peu d'argent ce qui me permet de m'habiller un peu. Je vais tous les ans dans la même ferme. Évidemment ça va bien tant que je suis costaud et clubbatrice. Tous les ans je décide d'aller à la mer et le moment venu pas de fric, alors je change de bouton pour un mois.

— Non, cette année pas de vacances.

— Je (le mari) partira quelques jours en septembre. Il dit que c'est pas du repos, oui, mais cela le changera un peu. Moi je partirai à la Toussaint pour mes morts. Cela me fera plaisir et ça me changera aussi.

— Tu penses bien que non. D'abord tous les deux nous avons à faire pour la maison. Pas de famille en dehors de Paris. Les hôtels, les locations de maison inabordables. Les camps de toile ça nous va bien, on aime trop l'indépendance. Mais l'année prochaine pas d'histoires, on mettra le bébé dans le sac et on partira.

— Pour les vacances moi je vais travailler à la campagne. Je suis à l'air, je suis nourri, je gagne un peu d'argent ce qui me permet de m'habiller un peu. Je vais tous les ans dans la même ferme. Évidemment ça va bien tant que je suis costaud et clubbatrice. Tous les ans je décide d'aller à la mer et le moment venu pas de fric, alors je change de bouton pour un mois.

— Non, cette année pas de vacances.

— Je (le mari) partira quelques jours en septembre. Il dit que c'est pas du repos, oui, mais cela le changera un peu. Moi je partirai à la Toussaint pour mes morts. Cela me fera plaisir et ça me changera aussi.

— Tu penses bien que non. D'abord tous les deux nous avons à faire pour la maison. Pas de famille en dehors de Paris. Les hôtels, les locations de maison inabordables. Les camps de toile ça nous va bien, on aime trop l'indépendance. Mais l'année prochaine pas d'histoires, on mettra le bébé dans le sac et on partira.

— Pour les vacances moi je vais travailler à la campagne. Je suis à l'air, je suis nourri, je gagne un peu d'argent ce qui me permet de m'habiller un peu. Je vais tous les ans dans la même ferme. Évidemment ça va bien tant que je suis costaud et clubbatrice. Tous les ans je décide d'aller à la mer et le moment venu pas de fric, alors je change de bouton pour un mois.

— Non, cette année pas de vacances.

— Je (le mari) partira quelques jours

# CULTURE & REVOLUTION

## LA REVOLUTION ET LES SYNDICATS

IV. — Critique du Syndicat.

par Benjamin PÉRET

**O** N A vu que le syndicat ne s'est à aucun moment proposé de but révolutionnaire, d'abord parce qu'il ne pouvait pas se proposer à l'époque de sa création. Conçu en vue d'une action réformiste de la classe ouvrière dans une société capitaliste, il ne pouvait rien faire de plus que ce qu'il a fait. Son action a d'ailleurs été de premier ordre puisqu'en lui doit une amélioration considérable du sort de la classe ouvrière et la conscience de classe qui, vaillie que vaillie, anime aujourd'hui le prolétariat. A vrai dire cette conscience de classe est plutôt le fait de l'action menée par la minorité syndicaliste révolutionnaire que de la pratique syndicale en général. C'était d'ailleurs tout ce que le syndicalisme révolutionnaire pouvait espérer obtenir et il l'a obtenu. Il ne pouvait pas envisager réellement le renversement de la société capitaliste autrement qu'en partant de l'erreur que constitue le syndicat car celui-ci, révolutionnaire ou réformiste, est impropre à cette tâche. Ce n'est pas un simple accident que la guerre de 1914, en mettant à nu la nature réactionnaire des dirigeants syndicaux a amené en même temps la disparition rapide du syndicalisme révolutionnaire, alors que la trahison réformiste a été la cause de la crise, amenant un renforcement du syndicalisme révolutionnaire détriment du réformisme. La classe ouvrière a senti instinctivement que le syndicat même révolutionnaire n'était pas l'instrument qu'il lui fallait pour entreprendre la transformation de la société. En fait, la résurrection du syndicalisme après la guerre de 1914, vient d'une simple routine que les révolutionnaires, trop peu nombreux, n'ont pas su briser, mais l'heure était déjà venue d'en finir avec eux.

Le syndicat résulte en effet, d'une erreur initiale, peut-être inévitable à l'époque. Il est le meilleur moyen de maintenir la cohésion nécessaire entre des travailleurs du même métier dispersés dans de nombreux ateliers ; mais l'industrie, en se concentrant, rejetait à l'arrière-plan ces ateliers anarchiques et rassemblait dans une même usine des masses de travailleurs de professions souvent très diverses. Il fallait donc partir de ce fait réel qui indiquait le sens de l'évolution du capitalisme, du rassemblement sur un même point d'un grand nombre d'ouvriers, de la cellule sociale que l'usine constitue, à la fois dans le monde présent et pour la société future. Or le syndicat extrait les ouvriers de l'usine ou sont leurs intérêts vitaux, pour leur en créer des superficiels en les dispersant en autant de syndicats que de métiers. Il détruit la cohésion naturelle présente à se retrouver toute seule à l'usine même, et qu'il s'agissait de renforcer, au profit d'une organisation déjà périssée à sa naissance puisqu'elle reflète les intérêts et les tendances idéologiques de couches ouvrières représentant une survie d'un état dépassé de la production.

Il y a, dans l'action ouvrière, une progression constante. Les organisations et compagnies groupent d'abord les ouvriers qualifiés, les syndicats rassemblent les travailleurs les plus conscients. L'heure est maintenant venue aux comités d'usines de représenter la totalité de la classe ouvrière pour l'accomplissement de sa tâche historique la révolution sociale.

Par ailleurs, le syndicat, dès qu'il a quelque importance, extrait ses diri-

geants de l'usine, les soustrayant ainsi au contrôle nécessaire des travailleurs. Et, en général, une fois sorti de l'usine, le dirigeant syndical n'y retourne plus. Ces innombrables dirigeants syndicaux qui ont quitté l'usine se créent peu à peu des intérêts d'abord étrangers, puis opposés à ceux des ouvriers qui les ont élus. Ils aspirent avant tout à la stabilité de leur nouvelle situation, que toute action des travailleurs risque de mettre en péril. On les voit donc intervenir auprès des patrons dès qu'une grève menace d'éclater. D'abord parce que cette grève fait surgir une nouvelle autorité ouvrière, dont l'apparition en dit long sur les rapports réels entre syndicats et dirigeants : le comité de grève, élu par l'ensemble des travailleurs de l'usine, syndiqués ou non, qui s'interposent entre le bureau syndical et le patronat comme s'il voulait dire à ce dernier : « Le rôle du syndicat est terminé, le mien commence. »

Il faut tout de suite remarquer que la naissance de ce comité de grève démontre à elle seule l'incapacité du syndicat à diriger même une grève. Or, toute grève est une action révolutionnaire, au moins en puissance. Le fait que, dès qu'une action révolutionnaire même de faible envergure est jugée nécessaire par les travailleurs, on leur faut écarter le syndicat pour créer un nouvel organe de lutte dédié à l'action de lutte contre les patrons, est le signe que le syndicat n'a pas une armée révolutionnaire. Si pour une action révolutionnaire il importe que les dirigeants de cette action soient sous le contrôle direct et constant de leurs mandants, il s'ensuit que les dirigeants syndicaux sont imprévisibles à toute action révolutionnaire, puisqu'ils échappent totalement à ce contrôle. Ils ont montré d'ailleurs à maintes reprises et notamment dans toutes les crises révolutionnaires que l'histoire a enregistrées au XX<sup>e</sup> siècle.

Sorts de l'usine, les dirigeants syndicaux se trouvent bientôt ballotés entre les intérêts opposés des ouvriers qui les ont désignés et ceux des patrons. Ils commencent par défendre les premiers contre les seconds, restant ainsi sur un terrain de lutte de classes. Ils ne tardent cependant pas à quitter ce terrain, à mesure qu'ils prennent conscience de leur rôle d'intermédiaire entre les classes adverses et ils deviennent rapidement les agents d'une collaboration de classes s'exprimant par la conciliation des intérêts opposés de ces classes. Si, d'abord, ils s'opposent au patronat, ils ne tardent pas à se rendre compte que leur rôle principal n'est pas sur le plan de la lutte.

Ils prennent conscience de leur importance en tant qu'intermédiaires entre les classes ennemis et au lieu d'animer le combat ne songent plus qu'aux marchandages de l'armistice. Ce n'est pas la lutte qui justifie leur existence, mais leur valeur croît en proportion des résultats obtenus, à la fois aux yeux des patrons qui comprennent vite leur importance et les services de médiation qu'ils peuvent leur rendre, et aux yeux des ouvriers qui, peu à peu, se démarquent des autres dirigeants du soin de transmettre les litiges les opposant aux patrons. La lutte de classes, facteur nécessaire de toute action sociale positive s'en trouve rejette au second plan, l'action directe des ouvriers s'endort, leur autodétermination disparaît, l'élan vers l'émancipation dégénère en accomodement dans le cadre du capitalisme.

Il y a, dans l'action ouvrière, une progression constante. Les organisations et compagnies groupent d'abord les ouvriers qualifiés, les syndicats rassemblent les travailleurs les plus conscients. L'heure est maintenant venue aux comités d'usines de représenter la totalité de la classe ouvrière pour l'accomplissement de sa tâche historique la révolution sociale.

Par ailleurs, le syndicat, dès qu'il a quelque importance, extrait ses diri-

geants de l'usine, les soustrayant ainsi au contrôle nécessaire des travailleurs. Et, en général, une fois sorti de l'usine, le dirigeant syndical n'y retourne plus. Ces innombrables dirigeants syndicaux qui ont quitté l'usine se créent peu à peu des intérêts d'abord étrangers, puis opposés à ceux des ouvriers qui les ont élus. Ils aspirent avant tout à la stabilité de leur nouvelle situation, que toute action des travailleurs risque de mettre en péril. On les voit donc intervenir auprès des patrons dès qu'une grève menace d'éclater. D'abord parce que cette grève fait surgir une nouvelle autorité ouvrière, dont l'apparition en dit long sur les rapports réels entre syndicats et dirigeants : le comité de grève, élu par l'ensemble des travailleurs de l'usine, syndiqués ou non, qui s'interposent entre le bureau syndical et le patronat comme s'il voulait dire à ce dernier : « Le rôle du syndicat est terminé, le mien commence. »

Il faut tout de suite remarquer que la naissance de ce comité de grève démontre à elle seule l'incapacité du syndicat à diriger même une grève. Or, toute grève est une action révolutionnaire, au moins en puissance. Le fait que, dès qu'une action révolutionnaire même de faible envergure est jugée nécessaire par les travailleurs, on leur faut écarter le syndicat pour créer un nouvel organe de lutte dédié à l'action de lutte contre les patrons, est le signe que le syndicat n'a pas une armée révolutionnaire. Si pour une action révolutionnaire il importe que les dirigeants de cette action soient sous le contrôle direct et constant de leurs mandants, il s'ensuit que les dirigeants syndicaux sont imprévisibles à toute action révolutionnaire, puisqu'ils échappent totalement à ce contrôle. Ils ont montré d'ailleurs à maintes reprises et notamment dans toutes les crises révolutionnaires que l'histoire a enregistrées au XX<sup>e</sup> siècle.

Sorts de l'usine, les dirigeants syndicaux se trouvent bientôt ballotés entre les intérêts opposés des ouvriers qui les ont désignés et ceux des patrons. Ils commencent par défendre les premiers contre les seconds, restant ainsi sur un terrain de lutte de classes. Ils ne tardent cependant pas à quitter ce terrain, à mesure qu'ils prennent conscience de leur rôle d'intermédiaire entre les classes adverses et ils deviennent rapidement les agents d'une collaboration de classes s'exprimant par la conciliation des intérêts opposés de ces classes. Si, d'abord, ils s'opposent au patronat, ils ne tardent pas à se rendre compte que leur rôle principal n'est pas sur le plan de la lutte.

Cette enquête a duré douze ans, et le lecteur pénètre avec Bayon dans un milieu spécial, il assiste aux séances, aux interrogatoires des malades. « Les phrases que j'ai placées dans la bouche de chacun de mes interlocuteurs, les ai réellement recueillies. Les gestes sont rigoureusement vrais. » Les interrogatoires des malades pourront peut-être à quelques-uns paraître fastidieux. Je n'ai pas voulu qu'ils fussent fastidieuses mais authentiques. Quelques scènes apparaissent bouffones, grotesques, baroques. Que le lecteur sache que je ne les ai point inventées, mais qu'elles ont été telles et que certaines mémorables ont été enregistrées sur fil magnétique par magnétophone. » Mais Bayon pourra le souci de l'information plus loin : « Pour que le cercle fut définitivement fermé et que tout pût être expliqué, j'ai voulu tenir ce qu'aucun littérateur ayant moi n'avait osé : j'ai ouvert un cabinet de guérisseur. »

Le résultat ne se fit pas attendre. « Tous mes malades sentent mon fluide. » Quelques-uns entrent même en communication avec moi chaque soir et perçoivent nettement mes radiations magnétiques. Comme je leur donne rendez-vous à tous à la même heure et qu'à ce moment je pense à tout autre chose, je crois que la preuve est faite que ce fameux magnétisme dont d'autrui nous font tout un monde n'est bel et bien que le fruit de la suggestion. »

Etant donné que les principaux clients de ces fumistes sont des cancéreux et des tuberculeux, on se rend compte du danger qu'ils courrent. On ne guérit pas cancer et tuberculose par la suggestion.

Sous le pseudonyme de Sassin Brulletin, on reconnaît Charles de Saint-Savin « qui fut tour à tour voyageur de l'opéra, et de la demande d'une part, la concurrence d'autre part, sont, parfois, les meilleures moyens de satisfaire au mieux tous les individus de la communauté humaine. »

Dans ce cas, on se demande bien pourquoi M. Pinay s'est donné la peine de faire établir un barème pour régler la vente de la viande puisque dans ce domaine comme dans beaucoup d'autres la concurrence existe (4.000 bouchers dans la Seine). Il n'y a qu'à laisser jouer cette fameuse loi de l'offre et de la demande. Pourquoi a-t-il fait de même pour les fruits et légumes et constitué des myriades de parasites supplémentaires pour contrôler et sanctionner ceux qui lont du libéralisme appliquée ?

Chamer aux quatre points cardinaux

que de la liberté d'entreprise et du commerce dépend le bonheur des hommes ; que cette liberté engendre naturellement toutes les conditions ré-



## Le sens d'une rencontre

par Jean SCHUSTER

**L** Y a près de dix mois que les surréalistes collaborent au *Libertaire*. Au cours de cette période, nous n'avons cherché qu'à resserrer les liens qui unissent deux mouvements révolutionnaires agissant nécessairement sur deux plans différents, le premier sur celui de l'action directe en préparant la révolution sociale, le second sur celui de l'esprit et de la sensibilité en vue d'un bouleversement des structures mentales. La fin ultime que s'assignent anarchistes et surréalistes est commune : restitution intégrale des pouvoirs dont l'homme a été spolié, tant par les puissances spirituelles que

par les puissances économiques et politiques.

Nous avons essayé d'expliquer dans ces colonnes que si l'inégalité sociale était le phénomène le plus immédiatement préhensible de l'ordre dans lequel nous vivons, elle n'en devait pas moins sa scandaleuse pérennité à un ensemble autrement plus complexe et plus étendu que celui défini par les seules lois économiques. Car tout est lié, au capitalisme de l'argent correspond le capitalisme de la pensée, il serait vain de vouloir détruire l'un en conservant l'autre intact.

C'est en ce sens que plusieurs d'entre nous se sont attaqué à quelques mécanismes mentaux que le fait de constituer l'armature de la pensée révolutionnaire n'empêche pas de passer pour libérants à certains regards révolutionnaires. Du rationalisme, dont trop de camarades sont encore tributaires, on a prétendu faire une machine contre l'obscurantisme religieux, alors qu'historiquement rien n'a mieux contribué à renforcer la doctrine chrétienne. On sait assez quelles peines furent infligées par l'Eglise à ceux qui tentèrent d'échapper à la toute-puissance de la raison et comment celle-ci fait excellent ménage avec la foi dans la théologie scolaïque.

Il appartenait au surréalisme de démontrer qu'une autre conséquence du rationalisme était d'interdire à l'homme toutes les chances d'accès à un monde meilleur par le rêve, le merveilleux, la poésie, l'amour. Nous n'avons jamais eu l'intention de nier l'évidence rationnelle. Nous déclarons seulement que trop longtemps l'accent a été mis sur cette évidence au point de rejeter hors de la représentation mentale et de la mémoire des hommes une autre évidence qui se manifeste pourtant à leur perception, mais ne dépasse pas ce stade — l'irrationnel. Le surréalisme, dans sa définition spécifique, ne se connaît d'autre mobile qu'une continue révélation des phénomènes irrationnels jusqu'à ce qu'ils deviennent, au même titre que les phénomènes rationnels, d'usage courant et qu'en dernier recours disparaissent tout classification et toute hiérarchie à l'intérieur de l'esprit. Ce désir d'en finir avec l'exploitation de l'esprit ne fait qu'un avec la volonté généralisée d'en finir avec la volonté généralisée de l'exploitation de l'homme.

Notre révolte, parce qu'elle est totale (que cela plaise ou non) nous fait nous rencontrer avec les éléments extérieurs spécialisés qui nous paraissent être les plus dangereux pour l'ordre que nous voulons abattre et les plus proches de nous dans la morale, pour celui que nous désirons construire.

## Les contradictions du libéralisme

**C** E que dit et ce que fait M. Pinay sont des choses tout à fait opposées. Il vient, officiellement, de nous faire la démonstration de la fausseté des théories du « libéralisme ». Comme tous ceux de sa secte il croit, ou feint de croire, qu'il suffit de laisser aux privilégiés toute liberté en matière économique pour que tout s'arrange.

Deux choses l'une, ou la liberté devient de braves et honnêtes gens dont le goût de l'exploitation sous toutes ses formes et les préjugés sociaux se trouvent neutralisés par l'effet de la concurrence, de l'offre et de la demande, et le sentiment d'une « solidarité nationale », hiérarchisé bien entendu.

Ou bien comme la démonstration vient d'en faire une fois de plus, le libéralisme en régime capitaliste n'est fini de compte que vol, ruse, mensonge, chantage généralisé, et moralement dégradé, de tous sur. Et dans ce dernier cas on ne tergiverse pas sur le déclare franchement et on a recours à un autre système.

Les commerçants que contraint aujourdhui M. Pinay sont plus dans la

logique que lui. Ils appliquent et demandent la loi de l'offre et de la demande.

Ils estiment, avec juste raison, qu'en vertu du principe consacré dans le régime actuel, le prix à débattre est al-

lié entre eux et le client et qu'en bonne logique personne d'autre ne devrait intervenir.

Pourquoi donc M. Pinay intervient-il ? Parce que dans l'offre et la demande, les vendeurs organisés en syndicat imposent des prix aux consommateurs contournant ainsi l'obstacle de cette fameuse concurrence. D'autre part les consommateurs désarmés, encore inorganisés, sont maintenant bien souvent « concurrents » à leur tour devant des réactions savamment dosées.

En intervenant, M. Pinay comme ses devanciers, ne fait que prévenir les effets salutaires qu'auraient les consommateurs spoliés en prenant conscience eux-mêmes. Cette prise de conscience, cette auto-défense, cette organisation possible des consommateurs M. Pinay et ses congénères n'en veulent pas, elles menacent trop le régime qui les favorise, et pour maintenir la passivité populaire ils lui disent : « Ne faites rien, nous nous en chargeons ». Et la prudence fait empêcher M. Pinay dans les plus ridicules contradictions. La seule intervention du gouvernement entre vendeurs et acheteurs, en opposition flagrante avec les principes sacro-saints du libéralisme, met en évidence les absurdités, les impossibilités et l'arbitraire du système actuel.

L. B.

14<sup>e</sup> LOT : 900 francs

R. Rabinoux : L'honneur de Pédonzique.

R. Kenney : Diable de Patrick.

E. Gilbert : 13 à la douzaine.

15<sup>e</sup> LOT : 650 francs

F. Planche : Louise Michel.

J. Gravé : Terre Libre.

Martinet : Culture prolétarienne.

Han Ryner : Jeanne d'Arc et sa mère.

16<sup>e</sup> LOT : 500 francs

F. Planche : Durolle.

S. Faure : L'imposture religieuse.

J. Humbert : Sébastien Faure.

J. Marestan : Nora ou la cité interdite.

\*

En dehors de ces lots, 10 % de restourne sont accordés sur tout achat de livres effectué entre le 15 juillet et le 31 août.

C.C.P. : RENE LUSTRE — PARIS 8032-34



20  
août

9 AOUT 1914

Une information se référant au Carnet B, à propos de la guerre, signale que les suspects sont quelque 4.000 syndicalistes révolutionnaires et anarchistes, avec quelques socialistes de gauche, parmi lesquels Pierre Laval.

11 AOUT 1848

Les ouvriers maçons et tailleurs de pierre de Paris créent une association fraternelle afin de mettre en commun leurs intérêts et de marcher ensemble vers le but de l'humanité : la fraternité universelle.

13 AOUT 1917

Sans préavis éclate en Espagne une grève générale. Le Gouvernement se déclare dans l'obligation de déclarer l'état de guerre à tout le pays.

14 AOUT 1870

Les Blanquistes arrêtés ces jours-ci à Paris sont pendus à 5

# Le licenciement scandaleux de chez HOTCHKISS

est la meilleure preuve de l'inutilité des Comités d'Entreprises et surtout de leur nocivité

**H**OCHKISS vient de licencier 1.500 ouvriers, sauf le personnel du bureau d'études et des services commerciaux.

Hotchkiss veut réorganiser ses services. Il veut appliquer au sein de son usine les méthodes nouvelles de productivité.

Hotchkiss, constructeur de la voiture « ANJOU » 4 et 6 cylindres, du poids lourd P.L. 20, de l'Hotchkiss-Grégoire, fabriquant de mitrailleuses, n'est pas en faillite.

Ne nous alamons pas pour les actionnaires de la société. La vie de ceux qui sont jetés sur le pavé est plus que pénible, elle est misérable. Voyons la situation financière de la société, dont aucun journal ouvrier n'a daigné renseigner ceux qu'ils présentent défendre.

Le bilan qui a été soumis à l'assemblée du 25 juillet 1952 fait apparaître au poste « Immobilisations » après réévaluation à fin 1951 de ses différents éléments, sauf pour les terrains, un total bruto de 3.740 millions, lequel, après application des amortissements également réévalués, s'élèvent à 2.720 millions, ressort pour une valeur nette de 1.020 millions.

Les valeurs d'exploitation, valeurs réalisables à court terme et valeurs disponibles se montent à 2.041 millions.

Au passif, les exigibilités à moyen et court terme s'élèvent à 1.766 millions.

**L'ENSEMBLE DES RESERVES ET PROVISIONS ATTEINT 1.069 MILLIONS A COTE D'UN CAPITAL DE 400 MILLIONS.**

Le solde du compte de pertes et profits (bénéfices nets), après dotations des amortissements et provisions atteint 6 millions 791.087 fr. que le conseil proposera d'effectuer à la réduction du déficit de l'exercice 1952.

L'assemblée générale a approuvé ce bilan. Il n'y a pas besoin d'être financier pour constater la bonne marche de cette entreprise. On se plaira dans le monde des affaires, à consta-

Robert JOULIN.

## A TRAVERS LA PRESSE OUVRIÈRE

ILS JOUENT AVEC LA PEAU DES TRAVAILLEURS

Nous nous sommes livrés cette quinzaine à une étude générale de la presse syndicale et ouvrière. Ainsi, il est courant, chaque travailleur sait que son syndicat le défend, son existence ne subsiste que pour appeler toujours plus de bien-être, jusqu'à..., jusqu'à zéro. Les bonzes des centrales syndicales ont un but, mais nullement en concordance avec les syndicats. Se maintenir en place, jouer de temps à autres les triomphes, freiner l'action des ouvriers par peur du grand balayage, appeler au calme, sonner aux portes des antichambres ministérielles ou autres, siéger dans des commissions paritaires, trahir les désirs des ouvriers dans les conflits sociaux, en parlant avec les patrons, par l'abandon de l'objectif primordial qui lézarde le régime. Telles sont les caractéristiques particulières de l'action de ceux-ci.

A part cela, que font-ils ? Comme il y a floraison de centrales syndicales, chacune édite des journaux pour la propagande, disent-ils, et pour l'éducation de leurs syndiqués (hum !). Parcourez ces feuilles syndicales.

Voici, quelques-unes de-ci, de-là, quelques coupures.

De Robert Bothereau, dans F.O. (31-7-1952) :

LE ROUGE ET LE VERT

On a pour habitude de comparer les évolutions du parti communiste à des virages, tant elles comportent d'imprévu et de brusquerie.

S'agissant de la C.G.T., il serait plus exact d'évoquer les mouvements pendulaires et leurs éternels balancements. Ainsi, les gravitations du parti réapparaissent-elles sur son satellite.

La dernière fois que nous avons parlé ici des exploits des cégétistes (c'était le 12 juillet), nous les avions laissés sur leur cuirant échec du 4, rageant du malgré empreint des masses à suivre leurs consignes politiques.

Leurs directeurs de conscience, éminents du parti, leur avaient cependant, catéchisme en main, fort bien expliqué, au lendemain du 12 février (cet autre écho), que la politisation universelle était surtout affaire de patience et de volonté. Pour tout dire, c'était affaire d'entraînement. Le succès en était infaillible, même garanti au bout de quelques répétitions.

De André Laffond dans Force Ouvrière du 31-7-1952 :

ILS JOUENT AVEC LA PEAU DES TRAVAILLEURS

La démocratie interne ne peut être qu'une parodie avec les conceptions stalinienne. En effet, ou la C.G.T. est vraiment démocratique, et elle ose d'être stalinienne. Ou elle est

La Gérante : P. LAVIN.

Impr. Centrale du Croissant, 19, rue du Croissant, Paris-2<sup>e</sup>, F. ROCHON, imprimeur.

# LE LIBERTAIRE

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

L'usine aux ouvriers :- La terre aux paysans

## L'action ouvrière continue

ter la prudence des administrateurs.

Ce bilan dans son intégrité, doit être fourni au Comité de l'Entreprise. L'assemblée a-t-il été ? Si non, pourquoi n'a-t-il pas agi pour l'avoir en sa possession ? Ou bien le Comité d'entreprise était-il très courant de la question de licenciement et il est condamnable de par son attitude, ou bien ce sont des incapables. Dans les deux cas, les Comités d'entreprises démontrent leur nocivité. Ils sont les gérants et agents loyaux du patronat ou devant les réticences patronales, ils ne peuvent rien exiger, ce qui revient au même, en l'urant la classe ouvrière sur les possibilités tout à fait fictives de contrôler la gestion d'une entreprise.

Que doivent exiger les ouvriers de cette entreprise ?

Abord, l'allocation de chômage à 1.000 fr. par jour et uniforme pour tous depuis le premier jour de licenciement. La réintégration sous huit jours de tout le personnel. La réorganisation de l'usine par les ouvriers eux-mêmes.

Le contrôle ouvrier et total de la gestion, de la production, des ventes. La dissolution du Comité d'Entreprise.

L'étude des bilans 1951 et antérieurs.

La dissection de l'ensemble des réserves et provisions du bilan 1951 supérieur à 2,5 du capital, partie du bilan qui, autorisée, permet tous les dérivatifs possibles.

Ce qu'il faut, c'est l'institution d'un Conseil d'usine où ouvriers et techniciens collaborent à la bonne marche de l'usine.

Utopie ? non ! C'est la seule issue qui vous est réservée, camarades ouvriers et techniciens. Prenez garde à tous ceux — et sans exception — qui vous détournent du vrai problème et de la seule solution.

Ne soyez plus les pantins des meuniers politiciens.

Votre libération est en vous, la solution, face à la déchéance du régime capitaliste, est communiste libertaire.

Robert JOULIN.

Les faibles droits que le prolétariat conquiert de haute lutte ne sont jamais pleinement acquis. La bourgeoisie et l'Etat tentent toujours de les remettre en question. Selon la conjoncture politique, soit par moyen déterminant : blocage des salaires, réquisition des grévistes, augmentation des impôts, transformation des centrales syndicales en organisations para-gouvernementales (F.O., C.F.T.C., etc.).

Si les politiciens et les journalistes de toutes tendances ne parlent plus de la lutte des classes (ou feignent de l'assimiler à une théorie alors qu'elle est un fait) la grosse bourgeoisie industrielle et bancaire sait parfaitement à quoi s'en tenir à ce sujet. Par l'intermédiaire de ses porte-parole elle cherche à obtenir le désarmement moral et la division de la classe ouvrière ; elle veut exploiter ses avantages à l'extrême, si possible abolir ce qui reste des conquêtes de 1936.

La condition prolétarienne exige donc d'être en perpétuelle position d'attaque. Une revendication est-elle arrachée que déjà une autre doit surgir sur un autre point. Le contact ne doit jamais être perdu et jamais ne doit s'établir entre les ennemis un « no man's land » sur lequel prospère la C.F.T.C. Se arrêter dans l'action, faire « la pause » c'est perdre l'initiative, c'est revenir à la défensive pour reculer ensuite. On a bien vu ! A la « libération » ayant de retrouver ses manches il aurait fallu attaquer d'abord. Si la bourgeoisie était faible, divisée, pauvre, l'armée inexistante, la police sottille et apeurée. De plus, nous avions des armes ! C'irrégulierement par les staliniens, une large fraction du prolétariat, sous prétexte de patriote, a virtuellement pactisé avec l'ennemi héritier. Elle a accepté de produire d'abord et de revendiquer ensuite ». Sept ans plus tard, ces mêmes prolétaires paient leur faute irréparable : ils resteront dans leurs ghettos, ils ne partiront pas en vacances.

Pour maintenir les congés payés il faut maintenir les salaires, car ce sont les salaires qui déterminent les congés. A force de grignoter les premiers, la bourgeoisie a aboli en fait les seconds. Ceux qui n'existent plus que théoriquement, il sont à l'image de la semaine de 40 heures. Depuis 1936 le prolétariat vit sur son butin ; aujourd'hui il s'apercourt qu'il n'en reste plus que l'ombre. La bourgeoisie triomphé. Peu à peu, et si nous n'y prenons garde, de plus en plus vite nous nous retrouverons aux conditions de travail du siècle passé. Déjà, la semaine de 60 heures

est devenue chose courante, les seuls et derniers avantages qui demeurent sont les majorations de 25 et 50 %. Mais prenez garde ! A deux reprises déjà on a essayé de supprimer la loi des 40 heures !

Mais un autre sujet doit retenir notre attention : celui des chômeurs. Décidément, on les oublie ! Mais pourquoi les oublié-on ? Parce que le climat social actuel est perverti, gangrené par l'oubli

de nos devoirs : devoir de solidarité, devoir de lutte. Chacun semble se replier sur soi-même, attendre on ne sait quelles meilleures, comme si ces jours pouvaient naître ailleurs qu'au sein du combat que nous imposse notre tragique condition ! Donc, nous oublions les chômeurs, ceux du textile, par exemple, ceux du cuir, nous oublions les Nord-Africains qui, par milliers, attendent un emploi. Ces hommes à

qui une société absurde et criminelle refuse le droit de vivre, chaque matin se demandent : « Comment vais-je pouvoir manger aujourd'hui ? » Poussés au désespoir, ils « pèsent » sur les salaires ; ceux qui ont tendance à la baisse. Qui n'a lu dans les petites annonces ces odieuses offres d'emploi : « On demande... ». Et qui oserait reprocher à celui ou à celle qui a faim de travailler au rabais ? Car il faut posséder un singulier courage pour accepter d'être maintenu en vie par les allocations de chômage plutôt que de porter préjudice au prolétariat et ainsi faire le jeu de la bourgeoisie !

Actuellement nous sommes attaqués de tous côtés : attaques contre les salaires par le biais du chômage et la hausse des prix, attaques contre la Sécurité sociale, attaques (en préparation) contre les 40 heures — lire contre les 25 0/0 à partir de la 4<sup>e</sup> heure — attaques contre les grèves — qui seront toujours politiques — attaques contre les manifestations, jets d'eau colorée — Nous battons en retraite. Chaque proléttaire sait très bien qu'il s'agit d'une dépression sociale qui durera ce qu'elle doit probablement durer. Le jour, peut-être plus proche qu'on ne le pense, viendra où, irrésistiblement, les masses asservies se regrouperont sur les lieux du travail, à l'usine et aux champs. Il s'agit donc de préparer ce regroupement des forces vives du pays, de préparer la contre-offensive ouvrière. En attendant, ne négligeons aucune revendication, si innocente soit-elle. La prime de vacances en est un exemple. Il y en a d'autres. Il faut essayer de multiplier les escarmouches qui, par leur nombre, pourraient provoquer l'embrasement de tout le front et retourner la situation.

ERIC-ALBERT.

### DANS LA MÉTALLURGIE

## Une arme efficace : l'action directe

**A** la C.I.M.A. la dernière réunion du Comité d'entreprise fut toute d'enseignements pour les formes de luttes à entreprendre. Elle prouve bien par les réponses de plus en plus évasives et réticentes que la forme de lutte entreprise autour des tapisverts, sous l'instigation des centrales syndicales, des autorités (?) et du P.C. sont non seulement périlleuses mais inefficaces.

Il n'y a pas de collaboration possible entre le capitalisme et le prolétariat. Seule la lutte de classe conduit les travailleurs vers leur émancipation. Seule l'action directe est payante.

Dans cette entreprise où les éléments combattifs ne manquent pas, la première est faite que chaque action engagée atteint ses buts lorsqu'elle le fait par l'ensemble des ouvriers fermement décidés à les faire aboutir, telles :

1<sup>o</sup> Les oppositions aux licenciements.

2<sup>o</sup> La revalorisation des salaires.

3<sup>o</sup> Les diminutions des heures de travail.

4<sup>o</sup> La prime de vacances : 58 millions obtenus.

En opposition nous pourrions faire ressortir la mauvaise grâce, le tirage, qui se fait sentir devant les demandes faites au sein du comité d'entreprise pour la sécurité au travail, à la sécurité, la vie des camarades et pour la sécurité, la vie des camarades et la sécurité en dépendant.

Leur action directe est payante. Dans cette entreprise où les éléments combattifs ne manquent pas, la première est faite que chaque action engagée atteint ses buts lorsqu'elle le fait par l'ensemble des ouvriers fermement décidés à les faire aboutir, telles :

1<sup>o</sup> Les oppositions aux licenciements.

2<sup>o</sup> La revalorisation des salaires.

3<sup>o</sup> Les diminutions des heures de travail.

4<sup>o</sup> La prime de vacances : 58 millions obtenus.

En opposition nous pourrions faire ressortir la mauvaise grâce, le tirage, qui se fait sentir devant les demandes faites au sein du comité d'entreprise pour la sécurité au travail, à la sécurité, la vie des camarades et pour la sécurité, la vie des camarades et la sécurité en dépendant.

Leur action directe est payante. Dans cette entreprise où les éléments combattifs ne manquent pas, la première est faite que chaque action engagée atteint ses buts lorsqu'elle le fait par l'ensemble des ouvriers fermement décidés à les faire aboutir, telles :

1<sup>o</sup> Les oppositions aux licenciements.

2<sup>o</sup> La revalorisation des salaires.

3<sup>o</sup> Les diminutions des heures de travail.

4<sup>o</sup> La prime de vacances : 58 millions obtenus.

En opposition nous pourrions faire ressortir la mauvaise grâce, le tirage, qui se fait sentir devant les demandes faites au sein du comité d'entreprise pour la sécurité au travail, à la sécurité, la vie des camarades et pour la sécurité, la vie des camarades et la sécurité en dépendant.

Leur action directe est payante. Dans cette entreprise où les éléments combattifs ne manquent pas, la première est faite que chaque action engagée atteint ses buts lorsqu'elle le fait par l'ensemble des ouvriers fermement décidés à les faire aboutir, telles :

1<sup>o</sup> Les oppositions aux licenciements.

2<sup>o</sup> La revalorisation des salaires.

3<sup>o</sup> Les diminutions des heures de travail.

4<sup>o</sup> La prime de vacances : 58 millions obtenus.

En opposition nous pourrions faire ressortir la mauvaise grâce, le tirage, qui se fait sentir devant les demandes faites au sein du comité d'entreprise pour la sécurité au travail, à la sécurité, la vie des camarades et pour la sécurité, la vie des camarades et la sécurité en dépendant.

Leur action directe est payante. Dans cette entreprise où les éléments combattifs ne manquent pas, la première est faite que chaque action engagée atteint ses buts lorsqu'elle le fait par l'ensemble des ouvriers fermement décidés à les faire aboutir, telles :

1<sup>o</sup> Les oppositions aux licenciements.

2<sup>o</sup> La revalorisation des salaires.

3<sup>o</sup> Les diminutions des heures de travail.

4<sup>o</sup> La prime de vacances : 58 millions obtenus.

En opposition nous pourrions faire ressortir la mauvaise grâce, le tirage, qui se fait sentir devant les demandes faites au sein du comité d'entreprise pour la sécurité au travail, à la sécurité, la vie des camarades et pour la sécurité, la vie des camarades et la sécurité en dépendant.

Leur action directe est payante. Dans cette entreprise où les éléments combattifs ne manquent pas, la première est faite que chaque action engagée atteint ses buts lorsqu'elle le fait par l'ensemble des ouvriers fermement décidés à les faire aboutir, telles :

1<sup>o</sup> Les oppositions aux licenciements.

2<sup>o</sup> La revalorisation des salaires.

3<sup>o</sup> Les diminutions des heures de travail.

4<sup>o</sup> La prime de vacances : 58 millions obtenus.

En opposition nous pourrions faire ressortir la mauvaise grâce, le tirage, qui se fait sentir devant les demandes faites au sein du comité d'entreprise pour la sécurité au travail, à la sécurité, la vie des camarades et pour la sécurité, la vie des camarades et la sécurité en dépendant.

Leur action directe est payante. Dans cette entreprise où les éléments combattifs ne manquent pas, la première est faite que chaque action engagée atteint ses buts lorsqu'elle le fait par l'ensemble des ouvriers fermement décidés à les faire aboutir, telles :</